

**LA POÉSIE BRETONNE
DEPUIS LE VIE SIÈCLE
JUSQU'À NOS JOURS**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649774388

La Poésie Bretonne Depuis le VIe Siècle Jusqu'à Nos Jours by Alcide Leroux

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

ALCIDE LEROUX

**LA POÉSIE BRETONNE
DEPUIS LE VIE SIÈCLE
JUSQU'À NOS JOURS**

LA POÉSIE BRETONNE

DEPUIS LE VI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

LA
POÉSIE BRETONNE

DEPUIS

LE VI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

ALCIDE LEROUX

Président de la Société Académique de la Loire-Inférieure.

NANTES,

M^{me} V^{ve} CAMILLE MELLINET, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE,
Place du Pilori, 5.

L. MELLINET ET C^{ie}, succ^{rs}

—
25 novembre 1888

LA
POÉSIE BRETONNE

DEPUIS

LE VI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

Pendant plus de mille ans, l'humanité a passé au pied des monuments d'Athènes presque sans y jeter un regard. Les Grecs eux-mêmes les ont vus s'écrouler sans étonnement et souvent ils ont contribué à les détruire. Pendant plusieurs siècles, les habitants des bords du Rhin, comme ceux des rivages de l'Océan, ont traité de « style barbare » l'architecture des cathédrales du moyen âge; il y a soixante ans, ils s'agenouillaient sous les voûtes sombres et sous les arceaux gothiques, sans les admirer. Il y a un demi-siècle, les fils des Gaulois, des Arvernes et des Venètes qualifiaient de « jargon informé » la langue de leurs pères et disaient qu'il fallait au plus tôt la faire disparaître du monde. Chefs

de l'enseignement et du pouvoir se liguèrent pour atteindre le but plus promptement et enchaînaient cette langue dans la bouche des enfants qui l'avaient apprise de leurs mères.

Aujourd'hui, Athènes rassemble pieusement les débris de son Parthénon et édicte des peines contre quiconque dérobe un morceau de pierre sur le sommet de l'Acropole; Mycènes fouille son sol, et avec des fragments de statues mutilées compose des musées qui font accourir vers elle des légions d'artistes et leur arrachent des cris d'admiration. Aujourd'hui, l'antique Gaule, éprise de ses vieilles cathédrales, construit par milliers des temples inspirés des églises du moyen âge; on dirait que le sol va, comme au XIII^e siècle, se couvrir d'une blanche végétation de flèches aériennes. Aujourd'hui, enfin, la langue des premiers habitants de l'Europe occidentale, la langue des druides, la langue de nos pères, en un mot, est environnée d'égards. Des savants, appartenant à toutes les races civilisées, s'efforcent de reconstruire cette langue méconnue; les uns fouillent les manuscrits poudreux, les autres prêtent l'oreille aux discours et aux chants des naïfs habitants de l'Armorique et du pays de Galles, rétablissent un à un les mots défigurés ou fixent les règles de la syntaxe et de la prosodie. Antiquaires et philologues luttent de perspicacité et de zèle pour arriver à percer les ténèbres; un mot tracé sur un fragment d'urne funéraire, sur un tronçon d'épée, suffit parfois pour jeter la lumière sur une question obscure; un couplet chanté par un berger des montagnes d'Arez suffit pour dissiper un nuage.

Depuis que le mouvement a commencé, que de richesses ont déjà été amassées! Et ce sont les esprits les plus distingués et les plus patriotiques, ce sont les Le Gonidec, les de la Villemarqué, les de Courson et les Troude qui ont donné l'impulsion; ce sont eux qui l'ont dirigée. Depuis, le mouvement continue. Ce n'est pas seulement la Bretagne qui étudie

la langue celtique : c'est l'Angleterre, c'est l'Irlande, c'est l'Allemagne elle-même, l'Allemagne jalouse d'être notre rivale en science comme elle l'a été sur le champ de bataille. Entraînés par cet élan, ceux qui sont à la tête de l'instruction publique en France se donnent à eux-mêmes et donnent à leurs devanciers un éclatant démenti. Par une étrange contradiction, tout en continuant de combattre la langue celtique dans l'école primaire, ils fondent des chaires, pour son enseignement, dans la capitale et dans les grandes villes de notre pays.

Faut-il féliciter les linguistes, les savants et le pouvoir de leurs efforts pour faire revivre la langue celtique ? En vaut-elle la peine ?

Poser cette question, c'est demander si elle est digne d'être sauvée de l'oubli la langue qui a été celle d'une portion considérable de l'humanité pendant des siècles ; celle d'une race généreuse jusqu'à l'héroïsme, brave jusqu'au mépris de la mort ; celle d'une race qui, même vaincue, ne voulut pas se laisser corrompre, et rejeta la religion des Romains et leurs mœurs énervantes ?

La langue d'un peuple, c'est la forme sous laquelle s'est traduite la pensée de ce peuple ; elle reflète son caractère, son tempérament, son génie, son âme ; elle est un monument vivant et personnel qui émane de lui plus que la statue n'émane de l'artiste ; et, à ce titre, elle nous parle du passé mieux que l'empreinte faite sur le sol, mieux que l'architecture. La langue celtique est le monument le plus certain et le plus précieux qui nous rappelle notre berceau et notre histoire. Par ses rapports étroits avec les langues asiatiques, elle nous en dit plus long qu'aucun historien sur notre origine.

D'ailleurs, la langue celtique fut celle d'une nation qui n'aimait pas seulement l'ivresse et la guerre. La harpe lui

était aussi chère que l'épée. « La musique et la poésie, a dit un historien, sont pour le Celte plus qu'un plaisir, c'est un besoin; il en a fait une institution. » Honneur donc à cette langue en laquelle chantaient les bardes et les druides sous les grands chênes, autour des dolmens et des menhirs sacrés! Honneur à cette langue, qui fut celle de nos rudes ancêtres, quand ils poussaient leurs cris de mort contre l'envahisseur et quand ils chantaient l'indépendance de la Bretagne et de la Gaule (1) !

(1) Ce n'est pas seulement une raison d'affection et de sentiment qui doit nous attacher à la langue celtique. Non; elle a un rôle plus important encore et plus utile que celui de nous attendrir et de nous charmer, en nous rappelant nos héros et nos saints. Tout le monde connaît désormais les études et les découvertes de la linguistique. Depuis que des hommes doués de je ne sais quel esprit divinateur, exhumant les blocs délaissés des bords du Nil et de l'Euphrate, ont soulevé le voile qui recouvrait des écritures inconnues; depuis que Champollion et ses disciples ont retiré de l'oubli, j'allais dire du néant, les langues de Ninive, de Memphis et de Thèbes, le monde savant a été pris d'une soif dévorante de reconstituer l'histoire et la généalogie des langues; il a fouillé, creusé dans le passé pour retrouver les liens qui rattachent les langues entre elles, et il a trouvé ces langues entassées comme les couches géologiques successivement déposées par les siècles dans les entrailles de la terre. Il a découvert des rapports de parenté entre des langues qui semblaient n'avoir aucune communauté d'origine. En ce moment même, cette science de la linguistique marche à pas de géant; elle est arrivée à réduire les langues à trois grandes familles: la famille *sémitique*, la famille *aryenne* ou indo-européenne et la famille *touranienne*. Un grand nombre de savants prétendaient que ces trois familles n'avaient aucun rapport de parenté et qu'elles avaient pris naissance indépendamment les unes des autres. Or, voici que l'on commence à s'apercevoir que la langue celtique, qui appartient à la famille aryenne, mais qui en est le rameau le mieux conservé, le seul conservé avec la forme *agglutinante*, se rattache par une foule de points à l'*assyrien* et à l'hébreu, qui rentrent dans la famille sémitique, et au *sumérien* qui représente la famille touranienne. De sorte que, par un hasard étrange, cette langue méconnue et presque méprisée va jeter une lumière éclatante sur la question ténébreuse et servir de trait d'union. Nous ne retrouverons

N'est-il pas vrai, quand on arrête sa pensée sur l'histoire et la destinée de la langue celtique, qu'on se prend à l'aimer plus fort et à la vénérer? En pensant à cette langue qui nous était propre, cette langue qui était celle de notre indépendance, celle que nous avons apportée de l'Orient quand nos tribus indomptées, quittant les plateaux de l'Asie, il y a quarante siècles, traversaient l'Europe stupéfaite et tremblante, n'est-il pas vrai qu'on se sent pris d'un vague regret; qu'on se demande pourquoi elle a cessé d'être la nôtre? Ah! elle serait encore la nôtre, sans cette fatale invasion romaine qui avait courbé sous le joug toutes ces nations que Rome appelait barbares; elle serait encore la nôtre, peut-être, si nos peuplades vaillantes eussent été moins divisées entre elles, plus unies dans leur héroïque résistance. Elle serait notre langue et elle ne serait ni moins élégante, ni moins harmonieuse, ni moins limpide que notre langue actuelle. L'Allemagne a bien su faire de la langue

pas la langue mère qui a disparu, sans doute au moment de la confusion des langues; mais nous savons que la langue assyrienne et la langue sumérienne sont sœurs de la langue celtique et, par conséquent, sœurs entre elles, comme Sem et Cham sont frères de Japhet dont nous descendons.

« Quelle n'est donc pas la destinée de la langue celtique! comme l'a dit un savant. Naitre au moment où meurt l'unité primitive; vivre plus de deux mille ans dans l'isolement et dans l'oubli, sans laisser dans le monde d'autre trace de son passage que la diffusion de ses racines, ni d'autre monument de son génie que son intégrité; subir avec une égale impassibilité la pression du latin et les séductions du français; n'opposer aux atteintes de l'ignorance et de la sottise, de la souffrance et de l'incurie que son immortelle vitalité; ne trouver d'abri sûr, de vigueur et de grâce que dans les bouches les plus simples; puis, lorsqu'on la dit mourante, se voir enfin reconnue, par les langues ressuscitées, comme une amie d'enfance, et par les langues vivantes, comme une mère trop longtemps méconnue; telle a été la destinée de la langue celtique. Dieu l'a ainsi conduite jusqu'aux extrémités du monde et des siècles, pour être le témoin toujours vivant de l'unité primitive du langage et de sa providentielle confusion. »